

CLARA DELCOURT

QUAND
LE PRINTEMPS
REVIENT

ÉDITIONS MAÏA

Découvrez notre catalogue sur :
<https://editions-maia.com>

Un grand merci à tous les participants de
euthena.com qui ont permis à ce livre de
voir le jour :

...

...

© Éditions Maïa

*Nos livres sont éthiques et durables : économes en papier et en
encre, ils sont conçus et imprimés en France.*

*Tous droits de traduction, de reproduction ou d'adaptation
interdits pour tous pays.*

ISBN 9791042532451

Dépôt légal : août 2026

Chapitre 1 – Quand le printemps revient

Marie n'avait jamais imaginé qu'on pouvait être à la fois enceinte et abandonnée. Elle aurait pu croire que ce genre de phrase n'existait que dans les romans. Une phrase qu'on écrit pour frapper, pour créer une tension dès la première page. Une phrase qu'on prononce à voix basse, en se regardant dans un miroir, après une dispute. Une phrase qu'on utilise pour donner du relief à une histoire. Sauf que la vie ne soigne pas ses entrées. La vie vous le dépose au milieu du ventre, sans prévenir, comme une vérité sans décor : enceinte, abandonnée. Deux mots qui ne devraient pas cohabiter. Deux réalités qui se contredisent. L'une construit, l'autre détruit. Et pourtant. Le printemps revenait sur Annecy, comme chaque année.

Le lac s'étirait sous une lumière douce, presque trop belle pour être honnête. Les montagnes restaient immobiles, fidèles, comme si rien ne pouvait bouger ici. Comme si tout était stable, définitivement. Les terrasses se remplissaient lentement, les vitrines reprenaient des couleurs, les passants marchaient plus longtemps, plus lentement, comme s'ils s'autorisaient enfin à respirer. Annecy avait toujours eu ce pouvoir-là sur Marie : lui donner l'impression que le monde, malgré tout, restait à sa place. Elle était née ici. Elle connaissait les rues comme on connaît un vieux morceau de musique. Les jours de marché, l'odeur du pain chaud et des fromages, les éclats de voix sous les arcades. Les dimanches de brume où les montagnes semblaient disparaître. Les étés où le soleil rendait l'eau presque irréaliste. Les hivers où les lumières de Noël se reflétaient dans les canaux de la vieille ville. Elle connaissait aussi les endroits où l'on va quand on ne veut pas être vu. Ce banc, face à l'eau.

Celui où elle s'était assise ce matin-là, parce qu'elle n'avait plus de refuge. Parce que la maison était devenue un décor plein de fantômes. Parce que marcher l'épuisait désormais, et qu'elle avait besoin de s'arrêter avant même d'arriver au bout de ses propres pensées. Assise sur le bois encore froid, Marie posa les deux mains sur son ventre rond. Le tissu de sa robe épousait la courbe nouvelle de son corps. Depuis quelques semaines, son ventre n'était plus seulement visible : il était présent. Comme une affirmation. Une réalité qui ne demandait pas la permission. Six mois. Six mois que la vie grandissait en elle. Six mois que l'avenir s'écrivait sous sa peau. Et trois semaines qu'Édouard n'habitait plus la maison.

Trois semaines que le côté droit du lit restait froid. Trois semaines qu'elle se surprenait à écouter une voiture dans l'allée.

Trois semaines qu'elle n'osait plus retirer son alliance, comme si ce cercle minuscule pouvait retenir quelque chose. Le lac brillait. Le vent fit frissonner la surface de l'eau, et une vague légère vint mourir contre la berge. Marie observa le mouvement, hypnotisée. L'eau avançait, puis reculait. Avançait encore. Reculait. Comme un souffle. Elle inspira profondément. L'air sentait la terre humide et les promesses. Ce mélange d'herbe neuve, de pollen, de bois mouillé. Un parfum qui, d'habitude, lui donnait envie de recommencer. De faire des plans, d'ouvrir les fenêtres, de se dire que tout allait bien. Aujourd'hui, il lui donnait envie de pleurer.

Derrière elle, des enfants couraient sur l'herbe, les joues rouges, les cris trop forts. Un couple riait un peu plus loin. Une femme ajustait l'écharpe de son compagnon avec ce geste intime qu'on ne remarque que lorsqu'il disparaît de votre vie. Un geste de routine et d'amour. Un geste qui dit : je suis là. Marie détourna les yeux. Il y a quelques mois encore, elle marchait ici main dans la main avec Édouard. Elle se souvenait du bruit de leurs pas synchronisés sur les graviers, de sa façon à lui d'accélérer légèrement dans les montées – comme s'il était pressé d'arriver quelque part, même quand il n'y avait nulle part où aller. Elle se souvenait de la chaleur de sa paume, de l'assurance de ses doigts, de cette manière qu'il avait de la tirer à lui quand il passait trop près du bord. Elle se souvenait surtout d'avoir cru que cela durerait. Marie avait toujours cru en la durée. Pas par naïveté. Par construction.

Elle était responsable commerciale dans le transport. Elle avait appris à gérer les délais, à anticiper, à sécuriser, à prévoir. Elle était le genre de femme qui préfère une stabilité imparfaite à un vertige brillant. Elle aimait les choses solides : les itinéraires clairs, les objectifs atteignables, les relations qui se bâtissent. Édouard, lui, était l'inverse. Édouard était énergie. Vitesse. Intuition. Il était chef d'entreprise dans l'informatique – pas seulement « chef » comme on se donne un titre, mais vraiment : il avait créé, développé, tenu. Il avait cette force qui attire les gens, cette capacité à parler d'un projet comme s'il était déjà réel. Il avait grandi dans un milieu plus aisé, avec une confiance naturelle dans l'avenir. Il n'avait jamais appris à douter de sa place. Il n'avait jamais connu cette peur sourde de manquer, de tomber, de ne pas être assez. Marie, elle, savait ce que « tenir » voulait dire.

Et peut-être qu'elle l'avait aimé pour ça : parce qu'avec lui, elle se sentait plus légère. Parce qu'il lui donnait l'impression qu'elle pouvait, elle aussi, respirer sans tout contrôler. Elle avait trente ans. Une maison. Une carrière solide. Un mari brillant. Et bientôt, un enfant. Elle pensait avoir coché toutes les cases du bonheur. Elle

ignorait que le bonheur n'est pas une liste. Qu'il suffit d'un détail pour que l'ensemble s'écroule. Un prénom, parfois. Lily. Marie ferma les yeux. Le prénom résonnait encore comme une fracture nette. Pas un hurlement. Pas un drame spectaculaire. Juste une vérité froide, affichée sur un écran. Elle revoyait la notification surgir sur l'ordinateur d'Édouard. Comme une fenêtre qui s'ouvre sans qu'on l'ait demandée. Confirmation de réservation – Hôtel Genève Centre Chambre double – Deux occupants. Et puis ce nom, sans émotion, sans excuse, sans mise en scène : Lily Moreau – Une chambre double. Genève. Deux occupants. Tout était là. Tout ce qu'elle n'avait pas voulu voir.

Elle posa une main plus fermement sur son ventre. Louise bougea, doucement, comme une réponse silencieuse à ses pensées. Marie sentit ce petit mouvement, cette présence intime qui ne ment pas. Son corps, lui, ne mentait pas. Son corps avançait. Son corps construisait.

— Je suis là, murmura-t-elle.

Elle le répétait souvent maintenant. Comme une promesse qu'elle se faisait autant à elle-même qu'à sa fille. Parce qu'elle ne pouvait plus compter sur les promesses des autres. Elle rouvrit les yeux. Le lac était toujours là. Le printemps était toujours là. La ville respirait la stabilité. Et Marie, au milieu de cette beauté, se sentait comme un intrus. Comme si son chaos était une faute dans le décor. Elle glissa sa main vers son alliance. Le métal lui sembla soudain plus lourd que d'habitude. Elle se souvenait du moment exact où Édouard l'avait glissée à son doigt. La cérémonie près du lac, un autre printemps. Le même air doux. Les mêmes montagnes. La même lumière. Comme si le monde, à ce moment-là, avait applaudi leur histoire. Et ce nom. Ce nouveau nom. Elle se souvenait d'avoir signé, pour la première fois : Marie Favre.

Elle avait eu un frisson étrange, ce jour-là. Pas de doute. Juste la conscience soudaine de changer de peau. Elle avait été Marie Perrin toute sa vie – un nom simple, un nom d'ici, un nom qui disait son enfance, sa famille, ses racines. Et en épousant Édouard, elle était devenue Favre, comme on rejoint une lignée, un univers, un futur à deux. Elle avait aimé cette sensation. Elle avait aimé appartenir. Elle avait aimé l'idée que son identité s'élargissait au lieu de se perdre. Édouard avait murmuré ce jour-là : Je choisirai toujours notre nous. Elle s'était accrochée à cette phrase comme à une certitude. Puis un jour, elle avait compris quelque chose de terrible : On croit toujours que l'amour se termine dans un fracas. En réalité, il se fissure en silence. Ce ne sont pas les grandes scènes qui annoncent la fin. Ce sont les détails. Le téléphone retourné écran contre table. Les « déplacements » qui se multiplient. Les rendez-vous médicaux qu'il « ne peut pas ». Les messages répondus trop vite, trop mécaniquement.

Les « je t'aime » dits comme une formule, pas comme un regard. Elle avait vu les signes. Elle avait choisi de ne pas les nommer. Parce qu'une femme enceinte apprend une forme de superstition : on évite de provoquer le malheur en le regardant trop longtemps. Elle avait voulu croire que le mariage était une certitude. Elle avait oublié que l'amour reste un choix. Édouard avait choisi. Et elle, désormais, devait apprendre à vivre avec ce choix. Un frisson remonta dans son dos. Ce n'était pas seulement le vent. C'était la fatigue. Elle se sentait lourde depuis quelques jours. Pas seulement à cause de la grossesse – à cause de l'effort constant d'être solide. À cause de l'effort constant de ne pas se briser.

Elle se redressa légèrement sur le banc. Son bas du dos la lançait, comme une douleur sourde qui ne la quittait plus. Son corps changeait, s'étirait, se préparait à donner la vie alors que la sienne venait de se fragmenter. C'était presque ironique. Elle pensa à Édouard, à l'image de lui qu'elle avait gardée malgré tout. Ce garçon en retard à la fac, insolent, solaire. L'homme qui l'avait fait rire au moment où elle croyait qu'elle n'avait pas le temps pour ça. L'homme qui avait su la faire se sentir choisie. Elle se surprit à chercher son visage dans la foule. Cette pensée la fit presque sourire. Il ne viendrait pas. Et c'était ça, la réalité. Elle sortit son téléphone. Aucun nouveau message. Depuis la veille, seulement une phrase : Je passe demain voir Louise. Voir Louise. Pas « vous ». Pas « toi ». Louise. Marie fixait ces mots comme on fixe un objet tranchant. Elle était reconnaissante, quelque part. Reconnaisante qu'il ne l'utilise plus pour se rapprocher d'elle. Reconnaisante qu'il y ait, enfin, une frontière claire.

Mais cette reconnaissance avait un goût amer. Parce que ce qu'elle voulait – ce qu'elle avait voulu – ce n'était pas une frontière. C'était un foyer. Une équipe. Un « nous » qui reste quand ça devient difficile. Elle posa le téléphone. Elle observa une barque au loin, sur l'eau, minuscule. Deux silhouettes assises, immobiles. Un couple, peut-être. Un père et un fils. Deux amis. Une histoire qui, de loin, semblait simple. Marie sentit une larme monter. Elle la laissa venir. Elle n'avait plus la force de la retenir. La larme coula lentement sur sa joue. Elle ne l'essuya pas. Elle avait passé des semaines à être « la femme forte ». La femme digne. La femme qui ne fait pas de scène. La femme qui répond calmement, qui organise, qui tient. Ce banc, face au lac, était peut-être le seul endroit où elle s'autorisait à être autre chose. Une femme blessée. Une femme enceinte. Une femme qui avait aimé. Une femme qui apprenait à survivre sans s'éteindre. Elle inspira, doucement.

— On va apprendre, murmura-t-elle à Louise.

Louise bougea, comme si elle approuvait. Marie sourit tristement.

— Je ne sais pas encore comment.

Elle regarda les montagnes. Elles n'avaient jamais bougé.

Elle pensa : moi non plus, je ne bougerai pas.

Pas au sens de : « Je resterai ici en attendant. »

Au sens de : « Je resterai moi. »

Elle se leva lentement. Ses genoux protestèrent. Elle prit son sac, ajusta la bandoulière. Le monde continuait autour d'elle. Les rires. Les poussettes. Les terrasses. Le printemps. Qu'on soit prête ou non. Elle fit quelques pas. Et soudain, sans savoir pourquoi, un souvenir remonta si fort qu'elle dut s'arrêter. L'amphithéâtre. La chaleur. Le bruit. La porte qui claque. La voix du professeur. Et Édouard qui entre, en retard, les cheveux en bataille, comme s'il appartenait déjà à la pièce. Elle revit son sourire. Ce sourire qui avait déplacé quelque chose en elle. Elle se souvenait de son regard insolent, de sa confiance, de sa manière d'être là comme si le monde était simple. Elle, elle avait levé les yeux au ciel. Elle ne savait pas qu'elle venait de rencontrer l'homme qu'elle épouserait. Elle ne savait pas non plus qu'elle rencontrerait, un jour, la femme qu'elle deviendrait en le quittant. Marie reprit sa marche. Le vent s'était levé. Elle resserra son manteau sur ses épaules.

Elle pensa à la jeune femme qu'elle était à vingt ans, assise au troisième rang d'un amphithéâtre, convaincue que l'amour ne serait jamais un risque. Elle pensa à cette version d'elle-même avec une tendresse nouvelle.

— Tu ne savais pas, murmura-t-elle.

Elle sourit.

— Moi non plus.

Elle arriva au bout de l'allée, là où le chemin remonte vers la ville. Les bruits changèrent. Moins d'eau, plus de circulation. Moins de nature, plus de réel. Elle posa une main sur son ventre une dernière fois avant de repartir.

— On rentre, dit-elle.

Louise bougea. Marie inspira. Le printemps revenait. Et elle aussi, d'une certaine manière. Mais pas comme avant. Pas dans l'attente. Pas dans la peur. Dans quelque chose de plus calme, plus solide. Quelque chose qui ressemblait à une décision.

Chapitre 2 – Le garçon en retard

Marie avait toujours eu une façon très précise de s'asseoir en amphithéâtre. Troisième rang. Légèrement à gauche. Ni trop près pour ne pas être vue, ni trop loin pour ne pas décrocher. Elle aimait comprendre. Elle aimait savoir où elle allait. Elle aimait cette sensation rassurante de pouvoir anticiper la suite, même dans une salle pleine d'étudiants bruyants. Ce jour-là, elle était arrivée en avance. Elle avait posé son sac sur la table. Elle avait sorti ses feuilles, son stylo, son surligneur. Elle avait même pris le temps de regarder autour d'elle. La rentrée. L'odeur du plastique neuf des classeurs. Les manteaux posés sur les dossiers de chaise. Les rires trop forts, les groupes déjà formés. Marie connaissait ce monde-là.

Elle avait grandi à Annecy, oui, mais elle avait toujours eu cette sensation étrange d'être à la fois du décor et en dehors. Elle n'était pas timide, pas vraiment. Elle était juste... prudente. Elle ne se donnait pas facilement. Ni aux gens, ni aux promesses. Elle avait vu trop d'amitiés se faire et se défaire en quelques semaines. Trop de garçons jurer qu'ils « adoraient » une fille avant de passer à une autre. Marie n'avait pas envie de jouer. Elle voulait construire. Même à vingt ans, elle le savait déjà. Le professeur entra. La salle se calma à moitié. Il posa ses affaires sur le bureau, toussa, lança un regard rapide à l'assemblée.

— Bonjour. Nous allons commencer.

Marie se pencha légèrement, prête. Elle aimait les débuts. Elle aimait l'idée qu'une année pouvait changer une vie. Elle ne savait pas encore à quel point. La porte de l'amphi claqua. Le bruit fit tourner plusieurs têtes. Marie leva les yeux, agacée. Un garçon venait d'entrer. En retard. Il avait un sac en bandoulière, une veste trop légère pour la saison, les cheveux en bataille comme s'il s'était coiffé en courant. Il semblait... parfaitement à l'aise. Pas gêné. Pas essoufflé. Juste là. Il balaya la salle du regard, comme s'il cherchait une place qui lui appartenait déjà. Marie sentit une irritation immédiate. Ce genre de garçon. Le genre qui pense que le monde va s'adapter à lui. Le professeur le fixa.

— Vous êtes en retard.

Le garçon sourit. Un sourire insolent. Pas agressif. Presque charmant.

— Je sais. Pardon.

Le professeur soupira.

— Prenez une place.

Le garçon s'avança. Et, comme si l'univers avait un humour particulier, il choisit la place juste à côté de Marie. Il s'assit. Sans faire attention au fait qu'il venait de déranger son espace. Il posa son sac. Il sortit un ordinateur portable dernier cri. Marie le remarqua malgré elle. Elle, elle avait un vieux carnet et un stylo. Le garçon ouvrit l'écran. Il leva les yeux vers elle. Et sourit encore.

— Salut.

Marie le fixa.

— Salut.

Sa voix était neutre. Le garçon sembla amusé.

— Tu as l'air ravie de me voir.

Marie haussa un sourcil.

— Je suis surtout ravie de pouvoir écouter le cours sans interruption.

Le garçon étouffa un rire. Il se tourna vers le professeur. Marie sentit une pointe de satisfaction. Elle avait remis l'ordre. Elle avait marqué la frontière. Le cours commença vraiment. Marie prit des notes. Elle se concentra. Mais elle sentit, à plusieurs reprises, le garçon bouger à côté d'elle. Il tapait vite. Trop vite. Il semblait écrire avec une facilité irritante. Et, pire encore : il comprenait. Marie détestait ça. Pas qu'il comprenne. Qu'il comprenne sans effort apparent. Au bout d'une demi-heure, le professeur posa une question à la salle. Personne ne répondit. Le silence s'étira. Marie réfléchissait. Elle savait la réponse. Mais elle n'aimait pas parler en public. Le garçon, lui, leva la main.

— Oui ? dit le professeur.

— Si je comprends bien, dit-il, le principe repose surtout sur l'idée que...

Il répondit parfaitement. Clairement. Avec aisance. Le professeur hocha la tête.

— Exactement.

Marie sentit une irritation. Il venait d'arriver en retard et il répondait déjà comme s'il était chez lui. Elle se força à se concentrer sur ses notes. Mais elle sentait son énergie à côté d'elle. Cette assurance. Cette facilité. Cette présence. À la fin du cours, le professeur annonça :

— Travail de groupe pour la semaine prochaine. Trois personnes. Vous me rendrez une première analyse.

La salle se remplit de bruit. Les étudiants se levèrent. Marie rangea ses affaires rapidement. Elle n'aimait pas les travaux de groupe. Elle avait appris très tôt qu'on finit souvent par porter le travail des autres. Elle se leva. Et le garçon se leva en même temps.

— Attends, dit-il.

Marie s'arrêta.

— Quoi ?

— Tu as déjà un groupe ?

Marie le regarda.

— Non.

— On peut se mettre ensemble.

Marie eut un rire bref.

— Tu ne sais même pas comment je m'appelle.

Le garçon sourit.

— Édouard.

Marie cligna des yeux.

— Pardon ?

— Je m'appelle Édouard.

Il tendit la main, comme si c'était évident. Marie regarda sa main. Puis son visage. Il avait des yeux clairs. Un regard direct. Un sourire un peu trop sûr de lui. Marie ne lui serra pas la main. Elle répondit simplement :

— Marie.

Édouard inclina légèrement la tête.

— Enchanté.

Marie le fixa.

— Et pourquoi tu veux être avec moi ?

Édouard haussa les épaules.

— Parce que tu prends des notes. Et parce que tu as l'air intelligente.

Marie sentit ses joues chauffer légèrement. Elle détestait les compliments. Surtout ceux qui sonnent comme une stratégie.

— Tu veux dire : parce que tu penses que je vais faire le travail.

Édouard éclata d'un rire franc.

— Peut-être.

Marie le regarda, choquée par son honnêteté. Édouard ajouta :

— Mais je peux travailler aussi, promis.

Marie leva les yeux au ciel.

— Les « promis » des garçons en retard, je connais.

Édouard la fixa, amusé.

— Tu es toujours aussi agréable ?

Marie répondit sans hésiter :

— Seulement avec les gens qui pensent qu'ils peuvent entrer dans ma vie comme dans un amphi.

Édouard la regarda. Un instant plus sérieux.

— Ça tombe bien.

Il sourit.

— J'aime les défis.

Ils sortirent dans le couloir. Marie marcha vite. Elle voulait retrouver Juliette. Juliette était son repère. Sa meilleure amie depuis le